

## Ce qui passe entre les générations

Mohamed Kadari

### Le dire : ce qui passe entre générations \*

Dans le cadre du séminaire de Beauvais <sup>1</sup>, nous avons échangé autour du thème « Ce qui passe entre générations ». La première idée qui est venue portait sur le drame des camps de concentration. Entre silence et allusion, ce qu'il ne fallait pas aborder, ou à peine évoquer, entre ce qui passe et ce qui ne se dit pas, les marques étaient bien là, inscrites sur le corps, sources de peine et de honte qu'il fallait cacher et taire. Le maître mot était le silence, un silence posé sur cet imprononçable, ce hors-sens portant la marque de honte et de dégoût. Ce constat, à lui seul, témoigne des difficultés de transmettre l'histoire de chacun de ce que la grande Histoire veut nous apprendre dans une lecture commune sur cette part intransmissible, impossible à dire, soit le réel.

J'aimerais à mon tour vous soumettre quelques questions sur ce thème de la Deuxième Convention et sa possible résonance avec le thème portant sur « Les voies du dire ». D'où ma question : y a-t-il une possible articulation entre le dire et ce qui passe entre générations ? Cette question n'est pas sans évoquer l'article de Colette Soler dans le numéro 113 du *Mensuel*, « Dire... l'Un <sup>2</sup> ».

Avant tout, il m'a semblé important de souligner la distinction qui s'impose entre ce qui se transmet et ce qui passe entre générations. Qu'il faille les distinguer pour mieux se repérer n'implique pas qu'il s'agit de les opposer mais bien plutôt de les articuler.

Quand on parle de transmission, force est d'admettre qu'il s'agit de rencontre dont la condition est la séparation, l'une ne va pas sans l'autre. Il y a le parent et l'enfant, il y a le professeur et l'élève, il y a Freud et Lacan et les psychanalystes. En somme, il y a celui qui transmet, ou bien celui qui institue, puis il y a celui qui reçoit, qui endosse ou qui refuse. Néanmoins, tout ne se transmet pas à cause de l'inconscient.

La transmission ne manque jamais d'embrouille et des deux côtés. Entre le vœu de transmission et la manière de transmettre, le vœu est de l'ordre de l'articulable mais ne se confond pas avec le désir enfoui qui passe sous silence.

C'est le cas de cette femme de profession artiste, héritière d'une fabrique fondée par son arrière-grand-père. Elle se trouve confrontée à cette question de transmission et décide de se désolidariser de ce projet familial qui consiste à garder les choses telles qu'elles sont. Autrement dit, garder la fabrique même si elle ne tourne plus. Elle estime que ce grand espace encombré par toutes sortes de machines est encombrant, et décide alors de faire démonter toutes les pièces pour les vendre à une société de ferrailleurs. Faire table rase. Elle conclut : « Je suis celle par où le vide arrive. »

Cette phrase résonne comme une onde de choc pour les autres membres de la famille. Bien décidée, Madame pense mettre cet espace au service d'une cause qui lui tient à cœur, faire un espace d'accueil pour les personnes âgées. Avec ce nouveau projet, elle dit « non » au discours qui court depuis trois générations. S'agit-il dans cette situation d'un « dire non » au discours de l'Autre ? Et qu'en est-il de ce qui passe et qui n'est pas moins concerné par les embrouilles ?

Il me semble que ce qui passe ne passe pas par vœu articulé mais relève plutôt de l'inarticulable. Ce qui passe est toujours premier par rapport à ce qui se transmet, il entraîne le parlêtre dans les dédales d'une jouissance énigmatique sur laquelle le sujet ne peut rien dire. C'est une jouissance qui passe par et dans la langue, ce sont ces mots entendus dans leur sonorité, leur vibration et leur matérialité. Des mots hors sens chargés d'affects et de sentiments produisant un effet qui affecte le corps. C'est la primauté du son sur le sens. La langue maternelle fait le lit de *lalangue* propre à chaque parlêtre. C'est l'interjection privée dont parle Michel Leiris avec son « reusement » : « L'interjection privée, hors sens, bascule dans le langage socialisé. L'observation coupait court à ma joie ou plutôt... eut tôt fait de remplacer la joie... par un sentiment curieux<sup>3</sup>. »

Ce qui passe, ce sont ces mots enracinés dans notre propre langue et qui constituent le mémorial d'une trace d'origine. Freud nous a parlé des traces durables à partir de son illustration de l'appareil psychique inconscient-préconscient-conscient en se servant des trois couches de l'ardoise magique. Cette première couche de cire ou de résine correspond à l'inconscient qui conserve des traces durables. Ce sont ces traces qui ont échappé au tamis du langage et qui demeurent imprononçables. C'est avec ces traces que nous avons à nous débrouiller dans l'expérience analytique. Les traces d'une

langue qui nous a précédés et qui continue à nous affecter en se connectant à notre corps. Le parlêtre est d'abord parlé avant même de prendre la parole, avant même de se libérer de son aliénation à l'Autre.

C'est le cas de ce jeune homme empêtré dans des rapports difficiles avec les femmes. Il se souvient que sa mère lui a toujours répété : « Tu es beau, tu es beau. » Cette formule, dit-il, provoque une gêne chaque fois qu'une femme lui fait ce compliment ambigu. Cette homophonie, entre le verbe être et le verbe tuer, est une des équivoques dont Lacan nous parle dans « L'étourdit », en soulignant que l'homophonie fait partie des « trois points-nœuds » de l'équivoque, équivoque nécessaire à l'interprétation. Ce sont ces équivoques qui peuplent l'inconscient et qui passent de génération en génération selon la formule de Lacan : « L'inconscient, d'être "structuré comme un langage", c'est-à-dire la langue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister <sup>4</sup>. » Cette langue propre à chacun charrie quelques sédiments de notre langue maternelle et la jouissance opaque qui va avec. Cette jouissance peut être heureuse ou douloureuse.

C'est le témoignage de Ponge sur ces affects de honte et de dégoût, à propos desquels il faut, à chaque instant, « se secouer de la suie des paroles [...] le silence est aussi dangereux dans cet ordre de valeur que possible. Une seule issue : parler contre les paroles ». Jean-Louis Aucremagne nous dit au sujet de Ponge : « Ponge témoigne de ces affects de la langue à partir d'un point de rupture, d'abord la jouissance de la langue selon les idéaux, puis jouissance de la langue qui entraîne un affect de dégoût et de honte <sup>5</sup>. »

Pour conclure, je reviens à ma première question du dire avec ce qui passe entre générations en m'appuyant sur le texte de Colette Soler mentionné plus haut. Ce texte s'ouvre sur les dits de l'inconscient et se conclut par le dire acte à partir de la formule de Lacan dans « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>6</sup>. » Reprenons la distinction entre le dit et le dire. Le dit vise la vérité, laquelle est toujours mi-dite dans ce qui s'entend, toujours menteuse. C'est la chose freudienne, comme la qualifie Lacan, du sens sexuel auquel le réel fait obstacle ; autrement dit, cette part de jouissance impossible à articuler. Quant au dire, qui signifie l'existence, un dire acte ne dit que ce qu'il veut dire, fût-il apophantique. Ce dire est condition de l'articulation de tous les dits préférés comme entendus, de toutes les unes-bévues de l'inconscient la langue. Ce dire unifie les trois jouissances réelle, symbolique et imaginaire, et conclut les dits sans quoi le sujet se perd dans l'infinitude.

---

\*  *Ouverture(s)*, soirée préparatoire à la 2<sup>e</sup> Convention européenne de l'EPFCL des 10 et 11 juillet 2021 à Rome, sur le thème « Ce qui passe entre les générations », proposée par les délégués IF du pôle 14, le 11 avril 2021.

1.  Séminaire mensuel du pôle 14 Paris IDF Champagne nord.
2.  C. Soler, « Dire... l'Un », *Mensuel*, n° 113, Paris, EPFCL, mars 2017, p. 7-17.
3.  M. Leiris, *Biffures*, Paris, Gallimard, 2005.
4.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 490.
5.  F. Ponge, « L'atelier de lecture : Ce que Lacan appelle "lalangue" », <http://www.ch-freudien-be.org/01/2010/atelier-de-lecture-ce-que-lacan-appelle-“lalangue”>
6.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 449.